Zeitschrift: Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses

Herausgeber: Alliance nationale de sociétés féminines suisses

Band: 4 (1916)

Heft: 40

Artikel: Madame de Suttner : [1ère partie]

Autor: Meyer, J.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-251372>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

des sans-culottes; par ces horribles mégères qui ont deshonoré la femme et l'humanité sous le nom de « tricoteuses. »

Déjà profondément troublée par le remords d'avoir contribué à la mort d'un défenseur de la royauté — son ennemi acharné —, triste à en mourir de constater que les nobles principes qu'elle a défendus sont noyés dans la haine et la délation, à la veille de la Terreur, Théroigne devient folle et achève ses jours hallucinés à la Salpêtrière.

Ecoutez-la divaguer devant les sans-culottes moqueurs, leur narrer un rêve qu'elle vient de faire.

« ... J'incarnais la Révolution... Je tendais vers l'Univers des mains fraternelles. Je prononçais des phrases sublimes. J'accomplissais des actes prodigieux... J'étais, vous dis-je, la Révolution... Soudain, le froid d'une bouche morte s'approcha de mon oreille... Ce François Suleau, dont j'ai assuré l'immolation, me suivait et me disait : « Tu as goûté au moyen le plus sûr d'avoir toujours raison ; tu ne te déshabitueras plus de tuer le contradictoire, de tuer pour qu'on se taise, de tuer encore parce que tu auras tué !... Et je me sentis précipitée dans un océan pourpre sur lequel roulaient des milliers de têtes coupées chez toutes les castes : têtes fines à cheveux d'argent, têtes hâlées d'où pendaient des barbes grossières, blondes têtes de femmes, des têtes même d'enfants. Je me défendais contre leurs dents grinçantes. Je criais : « Erreur !... Vous me prenez pour la tyrannie. C'est elle seule qui, depuis les origines du monde, a eu le loisir de faire tant de têtes sans corps... Moi, vous voyez bien ma cocarde fraîche ! Je suis la Liberté nouvelle ! Je suis la généreuse Révolution !... Mais toutes les têtes aux yeux fixes répondaient : « C'est pourtant toi... C'est toi qui nous as tranchées au ras des épaules, ouvrant ainsi les sources rouges, vidant les précieux réservoirs de sang qui se sont perdus en cette mer fumante. C'est toi, égale aux pires tyrannies, toi, toi, Révolution !... »

La foule : « Silence ! »

Théroigne : « Ecoutez ! quand on vous aura jeté les Girondins à dévorer, vos appétits réclameront à nouveau des autres, et puis des autres... »

Tirade peut-être, mais qui ne manque pas d'envergure, qui donne bien le frisson voulu et laisse de Théroigne, avant sa disparition de la scène révolutionnaire, l'impression très vive d'une créature aussi noble qu'elle est douloureuse.

Me reprochera-t-on d'avoir négligé l'ordre chronologique en analysant les pièces d'Hervieu qui s'occupent d'un sujet féministe ? Je ne pense pas que la question, ait, ici, une grande importance. *Les Tenailles* ont été représentées pour la première fois en 1895, *La Loi de l'Homme* en 1897, *L'Enigme* en 1901, *Théroigne de Méricourt* en 1902. La seule remarque que ces dates puissent suggérer me semble être que le féminisme de Paul Hervieu est, en tous cas, vieux de vingt ans et ne s'est jamais démenti.

En sa qualité de vigoureux défenseur des faibles, de juge sévère de toute oppression, d'observateur clairvoyant et indigné de certaines injustices du code et des usages, Hervieu devait être féministe. S'il n'a pas abordé tous les problèmes du féminisme, nous ne pouvons que lui savoir un gré infini de ce qu'il ait mis sans compter son beau talent, son autorité, sa généreuse ardeur au service de quelques principes essentiels.

L. PÉRIS.

MADAME DE SUTTNER

I

Les Mémoires de M^{me} de Suttner ont paru en 1909, mais les événements actuels rappellent l'attention sur la vie de la grande pacifiste, morte en 1914, juste avant le début des hostilités¹.

¹ *Memorien von Bertha von Suttner*. Stuttgart und Leipzig. Deutsche Verlags-Anstalt, 1909.

Une biographie sincère est toujours intéressante, et celle-ci porte jusque dans ses longueurs et dans certaines négligences un étrange cachet de sincérité. Le volume est abondant, copieux ; il donne le spectacle d'une vie qui se présente d'abord comme un tableau, puis s'anime ; la vie se remplit, le mouvement s'accroît, les intérêts se multiplient : gens et choses se pressent en un cortège toujours plus nombreux, toujours plus rapide, varié, divers, tumultueux : le tableau vivant tourne au cinématographe. L'abondance du détail fatigue, la naïve candeur de certains récits étonne ; on voudrait plus de nuances, une perspective rejetant dans l'ombre ou du moins dans le clair-obscur des épisodes d'un intérêt uniquement personnel — et puis on s'attache à ce récit débordant de jeunesse qui fait vivre non seulement une personnalité, mais autour de celle-ci une famille, une société, un pays, un monde. Monde un peu spécial, polyglotte, titré, chamarré, décoré, diplomatique et mondain, où passent toutes les vedettes, les hommes en vue, distingués par leur nom, leur talent ou leur génie, leur situation politique, les souverains et les artistes, les ministres et les gens de théâtre, les hommes politiques et les littérateurs, les journalistes, les députés, les philanthropes ; un monde où l'on rencontre de grands cœurs, de nobles entreprises, où l'on travaille, où l'on agit, où l'on se dévoue sans compter à quelque belle cause, mais aussi un monde où l'on s'amuse, où l'on s'intéresse à trop de choses et trop rapidement, de sorte que l'impression qui en ressort est celle d'une vie intense, mais extérieure et superficielle. Que manque-t-il ? Ni l'intelligence, ni les élans généreux, ni le travail, ni le sacrifice ; peut-être un peu de sympathie humaine, un regard plus direct et plus posé sur l'humanité pour laquelle on travaille, mais que l'on ne rencontre pas.

Berthe-Sophia-Félicita, comtesse Kinsky von Chinic et Tethan, naquit à Prague le 9 juin 1843. Sa mère, déjà veuve à ce moment, paraît montrer peu de sens pratique dans une éducation qui permit à la jeune fille de s'épanouir dans la plus grande liberté. Elle était intelligente, et avait un vif sentiment des avantages et privilèges trouvés dans son berceau. Toute petite, elle sait qu'elle est belle, et que la beauté est une royauté. Mais cela ne lui suffit pas ; il lui faut encore attirer les regards par sa situation, et forcer l'admiration par sa culture et ses talents. Aussi rêve-t-elle d'épouser François-Joseph. Ce rêve précoce s'évanouit bientôt puisque le jeune empereur s'unit à Elisabeth de Bavière en 1854 lorsque Bertha Kinsky n'avait que onze ans. Mais le cœur de celle-ci n'en fut pas atteint, car déjà son caprice avait distingué un autre objet, un ténor qui chantait la *Dame Blanche* et qui s'appelait Théodore Formes. Telle apparaît la jeune fille dès le début, telle elle se montre pendant toute sa jeunesse : ardente et passionnée, poursuivant avec la fougue de son ambition juvénile et d'une santé merveilleuse tous les fruits d'or qui l'attirent dans le jardin de la vie. Elle a pour amie une cousine de son âge, laide et savante, Elvira Buschel, dont l'exemple l'électrise. Les deux jeunes filles lisent tout ce qui leur tombe sous la main, composent des poèmes, des pièces de théâtre, correspondent avec les hommes célèbres, et vivent d'une vie factice, cérébrale et exaltée, secrète et délicieuse. L'objet intéressant varie, mais il y en a toujours au moins un qui est pour le moment la chose importante à laquelle on se donne éperdument. Et cette chose importante, qui est parfois la littérature et parfois l'art, car Bertha Kinsky a travaillé pendant des années et dépensé une fortune pour développer une voix qui devait dépasser la Patti, cette chose importante n'arrête pas une vie sentimentale dont les effusions paraissent parfois inquiétantes. Que de figures diverses ont frappé cette imagina-

tion toujours en éveil, que de soupirs rêveurs ! Trois fois des fiançailles régulières semblent fixer une destinée, et trois fois le mirage s'évanouit. Puis ce sont des voyages, d'autres silhouettes qui passent, des séjours dans des villes d'eaux, où M^{me} Kinsky, faisant usage du don de seconde vue qu'elle croit posséder, voit fondre sa fortune sur le tapis vert, et des lectures, des espérances, des plaisirs, beaucoup de plaisirs — et la plus complète indifférence pour les événements publics : 1859, guerre entre l'Autriche et la Sardaigne ; 1866, guerre avec la Prusse contre le Danemark ; puis Sadowa ; 1870, guerre entre l'Allemagne et la France, tout cela passe sans presque une mention, sans que la future apôtre du pacifisme détourne la tête.

* * *

En 1873, la comtesse Bertha a trente ans. Sa mère a gaspillé à peu près tout ce qu'elle possède et se trouve réduite à une pension viagère inaliénable. Elle-même vient de perdre par la mort son troisième fiancé, le prince de Wittgenstein ; elle se décide à entrer comme institutrice et compagne de quatre grandes jeunes filles dans la famille von Suttner. Ici son cœur se fixe et sa destinée se révèle. Les quatre jeunes filles avaient entre autres un frère, Arthur Gundaccar, et le récit ajoute : « rares comme les corbeaux blancs sont de tels êtres qui répandent autour d'eux un charme irrésistible... » Les jeunes gens s'éprouvent d'un amour ardent et profond, traversé par les circonstances et auquel ils ne s'abandonnèrent pas sans lutte. Mais le sentiment l'emporta, et le 12 juin 1876, ils furent unis secrètement, dans une église de la banlieue de Vienne. — Se marier, c'était très bien, mais il fallait vivre, et cela sans compter sur le concours des parents. Dans ses voyages, Bertha Kinsky s'était liée avec la princesse douairière de Mingrèlie, Catherine Dadiani et avec son fils, le prince Nicolas. Elle entraîne son mari au Caucase, et ce voyage de noces fut un enchantement. Enchantement, ce séjour de neuf années passé en partie à Tiflis, en partie dans les montagnes mingréliennes, dans la pauvreté, dans une vie primitive, et dans un travail acharné ; puis réconciliation avec la famille de Suttner et retour au pays. Mais pendant ce séjour, M^{me} de Suttner avait vu de bien près la guerre russo-turque de 1877, elle avait vu l'ambition et la cupidité décorées de noms pompeux, les souffrances des blessés, les larmes des mères, les ravages de la peste — et l'horreur de la guerre avait germé dans son âme, pour ne pas cesser d'y grandir.

D'abord elle est partagée entre deux préoccupations, dont la plus forte est l'ambition littéraire, car pendant leur absence chacun des époux avait envoyé des correspondances aux journaux autrichiens, et ils étaient rentrés en Europe avec un nom déjà connu dans les lettres ; puis les deux pensées se confondent, et c'est l'apparition du roman célèbre : *Die Waffen nieder*, qui devait attirer à son auteur une grande réputation et en faire un apôtre. Dès lors, la vie de M^{me} de Suttner se confond avec celle du mouvement pacifiste qui devient pour elle « la chose importante » ; elle se donne à cette cause avec l'ardeur qu'elle apporte à tout ; elle écrit, elle multiplie les efforts personnels auprès de ceux qui peuvent devenir des collaborateurs et des appuis, elle voyage, entre en correspondance avec ceux qui partagent ses idées, suscite des sympathies, réchauffe les timorés, persuade les indécis, stimule les décidés, prend part aux congrès, et arrive à des résultats remarquables. C'est elle qui détermine en 1891 la formation en Autriche d'un groupe de parlementaires pacifistes afin que l'Autriche aussi soit représentée à la Conférence interparlementaire de Rome ; elle fonde à Vienne une Société pacifiste nationale et un journal qu'elle dirige et rédige pendant 8 ans.

Comme elle a été l'initiatrice, à Venise, de la Société italienne pour la paix, elle n'épargne aucune peine pour arriver à en constituer une à Berlin. Son action est incessante, toujours plus large, plus compréhensive, englobant plus de choses, portant plus loin ; son autorité s'affirme, et son nom est respecté partout. C'est elle qui a attiré sur les questions pacifistes l'attention d'Alfred Nobel, à qui l'unissait une affection personnelle, et l'on est fondé à penser que son livre a eu une part parmi les influences¹ qui ont déterminé le tsar à édicter le fameux manifeste de 1898, qui a provoqué la Conférence de la Haye.

Au milieu de tout cela, que de lettres intéressantes, signées des noms de Tolstoï, Björnstjerne Björnson, Moritz von Egidy, Zola, Passy, d'Estournelles de Constant, et combien d'autres ! Que de projets généreux, de nobles pensées, que de remarques qui, lues aujourd'hui, prennent une signification étrange et semblent écrites avec du sang.

Bonghi écrit de Rome : « Vous avez eu la hardiesse d'aller planter notre drapeau à Berlin, dans la forteresse même de nos ennemis ». (p. 260).

Nobel propose : « Il faudrait pouvoir présenter aux gouvernements bien intentionnés un projet acceptable. Demander le désarmement, c'est presque se rendre ridicule... Demander la constitution d'un tribunal d'arbitrage, c'est se heurter à mille préjugés... Il faudrait se contenter de commencements plus modestes et faire ce qu'on fait en Angleterre en matière législative à succès douteux. On se contente, en ce cas, de promulguer une loi provisoire d'une durée limitée de deux ans, ou même une année... Serait-ce trop demander par exemple que, durant une année, les gouvernements européens s'obligeassent à déférer à un tribunal constitué dans ce but, tout différend survenant entre eux... Ce serait peu en apparence, mais c'est précisément en se contentant de peu qu'on arrive à un grand résultat... » (p. 239).

Et cette parole du journal de M^{me} de Suttner, 30 mai 1900 : « Prenez garde, ô contemporains ! Si vous tardez à prendre au sérieux un si sérieux effort vers le bonheur et ceux qui s'y consacrent, si vous tardez à reconnaître la valeur de leur tâche, à les encourager à l'accomplir, à les prendre au mot, prenez garde d'avoir à le regretter, non sous les moqueries, mais dans les larmes de l'humanité ! » (p. 457).

Les *Mémoires* s'arrêtent avec la fin de 1902, avec la mort du mari si passionnément aimé. L'activité de M^{me} de Suttner ne s'est pourtant pas arrêtée. Son livre donne l'image d'une forte et généreuse personnalité. Heureuse est-elle de ne pas avoir vu les institutions auxquelles elle a si largement donné sa vie et son cœur, balayées par la tourmente. Peut-être aurait-elle eu le courage de dire : Ce n'est qu'un effort à recommencer — elle qui termine son livre sur ce mot lumineux d'espérance : « La paix des peuples est en chemin ».

(A suivre).

J. MEYER.

Ce que disent les journaux féministes...

Il existe, aux îles Hawaï, une « Union pour le Suffrage des femmes », comprenant des femmes de toutes les couleurs et de toutes les races. Au commencement de cette année, elle a présenté au gouvernement des desiderata relatifs à l'instruction obligatoire, à l'inspection médicale des écoles et à la protection du travail des enfants. (*Jus Suffragii.*)

* * *

¹ Parmi ces influences, la plus puissante sans doute a été celle de l'ouvrage de Bloch : *La guerre future au point de vue technique, économique et politique.*